

Le Télégramme

Mardi 6 juin 2023 / www.letelegramme.fr / Tél. 09.69.36.05.29



Dossier
spécial :
← le Golfe du
Morbihan

EN VENTE CHEZ
VOTRE MARCHAND
DE JOURNAUX

L'errance médicale, la double peine des électrohypersensibles

Depuis avril, l'Anses mène une étude auprès d'électrohypersensibles volontaires dans le Morbihan. Objectif : aboutir à une définition universelle de ce syndrome mal compris. Retour sur l'errance médicale de ces patients souvent abandonnés, et pris pour des illuminés.

Caroline Lafargue

« Je n'avais jamais entendu parler de l'électrohypersensibilité (EHS) ». En juin 2014, la vie de François Contin et son épouse bascule brutalement. À l'époque, le couple de musiciens électro trentenaires, expatriés à Montréal, vit avec le wifi et des téléphones portables. Ce jour-là, un technicien vient leur installer un compteur électrique fonctionnant au wifi. « À la pose, j'ai failli tomber dans les pommes », raconte François Contin, désormais installé à Bains-sur-Oust (35). Le soir même, je ne pouvais plus dormir, j'avais des nausées, des maux de tête, des acouphènes. J'avais l'impression que toutes mes cellules me disaient « ne reste pas là ». Pour Bernard Le Padellec, un Arradonnais de 63 ans, les souffrances datent de 1986, quand il se découvre hypersensible à l'électricité. « Je ne pouvais toucher à rien, même pas une perceuse – ça me déclenchait des maux de tête inimaginables pendant des jours ». Sans solution, il perd son travail de mécanicien auto, et s'enlise dans la dépression.

Errance médicale

Aujourd'hui, Bernard Le Padellec débourse « au minimum 100 € par mois » dans des compléments alimentaires mais se tient loin du



François Contin, 45 ans, et son épouse et meilleure supportrice, Sophie. « On est tellement seuls qu'on essaie de comprendre beaucoup par nous-mêmes. Pour nous la toxicité des ondes, concerne tout le monde, c'est une question d'accumulation ».

corps médical, depuis qu'il l'a envoyé en psychiatrie, en 2000. « Ils m'ont dit « c'est dans votre imagination, ça n'existe pas ». Je suis très en colère de ça ». En 2018, l'Anses a estimé que les EHS étaient « plus anxieux et déprimés », sans pouvoir « déterminer si cette anxiété et/ou cette dépression - des réactions communes à la plupart des mala-

dies graves ou rares - sont la cause ou la conséquence des symptômes ressentis ».

« La dépression fait partie de mes symptômes », confirme François Contin. À Montréal, il a enchaîné « les consultations à 400 €. Mon médecin traitant n'a rien dit, il était mal à l'aise ». En 2015, il trouve enfin un praticien qui l'écoute, le Pr.

Belpomme, à Paris - qui a été interdit d'exercice pendant un an, début février, pour ses activités de diagnostic des EHS, d'après l'agence de presse APM News. « C'était la première fois que je voyais un médecin qui reconnaissait le truc. Ça faisait du bien ». Le protocole Belpomme à base de compléments alimentaires et vitamines le soulage un temps.

Las, en 2018, de nouveaux voisins arrivent « avec leurs trucs sans fil ». « Toute l'oreille et tout l'occiput me brûlaient, parfois aussi tous les membres et le dos. J'évalue cette douleur à 8/10 ».

Travailleur handicapé

Le couple décide, à contrecœur, de quitter Montréal et de s'installer en campagne bretonne, en zone blanche. « On a passé les premiers mois sans électricité. Je pensais que j'allais mourir, tout était insupportable, même un aspirateur ». En mars 2020, il passe des tests neurologiques, moteurs, d'équilibre au CHU de Nantes. « Ça m'a permis d'être reconnu comme travailleur handicapé, même si ça a mis plus d'un an ». Bernard Le Padellec a mené un combat similaire, obtenant, en 2020, le complément de ressource à l'allocation handicapée grâce à « un médecin expert qui connaissait l'EHS ». Ces décisions viennent rectifier un long historique d'errance médicale. Même s'ils doivent constamment se justifier. « C'est compliqué de faire l'annonce - tu es bizarre, tu es à part, estime François Contin. Mais il faut le faire ».

Pratique

Pour participer à l'étude de l'Anses : ehs.sepia@gmail.com ; tél. 07 88 49 70 73.

« Mes patients électrohypersensibles pensent qu'on se fout de leur tête »



Pour l'agence sanitaire Anses, les souffrances des électrohypersensibles sont « une réalité vécue ». Photo d'illustration

Pour l'agence sanitaire Anses, les souffrances des électrohypersensibles sont « une réalité vécue ». Les généralistes ne sont pas formés à aider ces patients. Mais certains, curieux, comblent ce vide, quitte à aller contre le discours officiel. Entretien avec un généraliste du pays d'Auray.

L'Anses mène des entretiens avec des électrohypersensibles. Objectif : définir leur syndrome, pour améliorer la prise en charge médicale. Qu'en pensez-vous ?

Ça ne sert pas à grand-chose. Déjà, il faut motiver les électrohypersensibles à consulter. Ils pensent qu'on se fout de leur tête tout le temps, qu'on va les mettre dans la case « psy ». Ensuite, on connaît les symptômes, particulièrement les céphalées et les réactions cutanées. Quand on fait l'examen clinique du patient on ne va rien trouver. Il peut avoir mal à la tête quand il est exposé, mais le niveau d'exposition toléré est variable d'un patient à l'autre. Mais j'ai aussi des patients qui ont des éruptions importantes, des lésions comme des coups de soleil.

Pourquoi vous intéressez-vous à l'électrohypersensibilité, alors qu'elle n'est pas reconnue comme une maladie ?

Ça fait au moins quinze ans que je m'y intéresse, par des symptômes que je n'expliquais pas chez certains patients - des maux de tête, des troubles de la concentration, du sommeil. Des symptômes qualifiés de « psychologiques ». Quand on a fait des examens et qu'on ne trouve pas, il faut prendre le temps d'interroger le patient. J'en ai eu une qui, chez son copain, n'arrivait plus à se concentrer, avait des maux de tête, ne dormait pas bien. J'ai fini par trouver que la chambre était au-dessus du tableau électrique. Je lui ai suggéré de le couper la nuit. Depuis, elle dort bien.

Empiriquement, vous êtes convaincu du lien avec l'exposition aux ondes électromagnétiques ?

Je n'ai pas de doute, c'est évident. Quand on supprime la source, ça disparaît. Mais dès qu'on n'est plus dans le discours officiel, ce n'est pas très confortable, donc j'en parle rarement à mes confrères. Je reste dans mon coin à essayer d'aider ces patients-là.